

des idéaux de justice et de liberté, où nous luttions contre l'obscurantisme et pratiquions la raison critique, le « plaisir du texte » et la philosophie de l'absurde. Nous étions des étudiants indomptables, allergiques à la censure et empreints de folie, épris de Rimbaud et de Neruda, nous écrivions des poèmes, nous caricaturions les galonnés et les barbus, nous poussions à l'extrême l'art et la liberté...

Qu'ils sont loin, ce passé, ces années de lutte et d'insouciance et ces emballlements romantiques : nous avions de grands projets : faire la Route 66, côtoyer les peintres à Montmartre, assister à un spectacle de Bob Dylan, visiter les chutes du Niagara ou encore, vœu farfelu, escalader nus l'Everest... Non seulement ce temps est révolu, mais il a rusé avec notre amitié, il a défait nos liens et nos convictions. Il a fait de toi quelqu'un d'autre : tu as troqué la raison pour la foi, ou plutôt pour le fanatisme. Tu n'es pas devenu un musulman comme un autre, mais un islamiste. Tu n'interprètes pas les textes avec sagesse, mais tu les appliques à la lettre. Tu prends tout : spiritualité et commandements, versets de Médine et versets de La Mecque, hadiths vrais et hadiths inventés, lumière et ténèbres. L'islam est *din wa dawla*, répètes-tu, une religion et un État, une foi et un vade-mecum du djihadisme.

Nos routes ont divergé depuis, nos vents sont contraires. Chacun son horizon, chacun sa locomotive. Toi, La Mecque ; moi, les étoiles. Je cherche la vérité dans les livres, je doute, j'écris, j'interroge la matière et le vide. Toi, tu lis le Livre, toujours le même, tu as des certitudes, tu pries sans trêve, tout est figé dans ta tête, le bien et le mal, le vrai et le faux, les anges et les démons, les purs et les dépravés. C'est trop simpliste comme raisonnement ; ne penses-tu pas que la vérité est multiple et que personne

n'a tout à fait raison ni tout à fait tort ? La vérité n'existe pas réellement, il n'y a que son illusion, son ombre, ses balbutiements. Celui qui la revendique envers tous et contre tout, avec ferveur et suffisance, est un fanatique.

Je te prie de pardonner ma franchise, je n'ai pas changé, je suis resté le même, transparent comme l'oxygène, franc tel un tireur de cartes. Prends mes paroles comme elles viennent, fais-en comme bon te semble, tamise-les, rumine-les, adopte-les ou jette-les au compost. Je ne suis ni membre du magistère de la Raison ni adepte du parti de la Foi. Je ne suis pas idéologue, j'aime trop la poésie pour sacrifier Einstein, trop la physique pour adorer Nietzsche. Si je t'écris, c'est seulement dans le but de comprendre ton revirement car le virage que tu as pris est tellement spectaculaire que j'en ai encore le vertige. J'en suis décontenancé : je ne sais comment dénouer les fils pour remonter vers l'origine de la pirouette. Comment un athée épiciurien, nourri de Sartre et de Sade, se retrouve-t-il ensorcelé par les sirènes du salafisme ? J'ai cherché des explications, des causalités sociales, psychologiques et théologiques, j'ai interrogé nos amis communs, ton frère et ton père, personne ne m'a donné de réponse satisfaisante. À vrai dire, désappointés eux aussi, ils éludent mes questions ; souvent, ils accusent à tout-va une politique ou un gouvernement, l'Algérie, l'Arabie saoudite, l'Iran, l'Amérique, Israël et la France. Parfois, ils me disent que la religion ne te sert que de refuge, que tu y trouves des justifications à tes déconvenues professionnelles et sentimentales.

Te rappelles-tu ce que tu as répondu à la conclusion de mon texte en hommage à un poète assassiné, dans lequel je disais que « l'islamisme n'est certes pas l'islam, mais son visage endurci, son front altier, ses yeux exorbités, sa

voix menaçante » ? As-tu oublié le fier « apostat » que tu étais lorsque tu as rétorqué : « Je ne suis pas d'accord avec toi, camarade. L'islamisme est le vrai visage de l'islam, du moins son avatar incandescent. Les deux se confondent et se défendent. C'est comme l'eau et la vapeur, ce qui diffère, c'est seulement la température ; la vapeur vient de l'eau, et inversement. L'islamisme, c'est l'islam en ébullition. L'islam, c'est l'islamisme mis au frigo. »

Es-tu une victime collatérale de notre époque postindustrielle, où le temps a perdu son acuité historique et où le consumérisme, la vitesse, les câbles et les écrans ont déshumanisé l'homme, faisant de lui un produit comme un autre ? Non, je refuse cette lecture erronée. L'islam n'est pas « la religion des pauvres », le musulman n'est pas le nouveau « damné de la terre ». Le socialisme révolutionnaire ayant rendu l'âme depuis la chute du Mur, l'islamisme, arrogant et sûr de son projet, rêve de se substituer à lui pour faire face à « l'Empire américain ». Je l'ai vu partout offensif, il avance sur plusieurs fronts, notamment l'idéologique et le militaire. Ayant le temps et l'argent, il progresse par l'intimidation et le massacre. La réserve des idées de l'Occident étant épuisée, les utopies d'hier dégonflées, l'islamisme impose les siennes, glauques et brutales, il les fait pousser sur le cadavre de « l'Empire soviétique ». La plupart des intellectuels, des élites politiques et médiatiques cèdent à ses chantages et, sans s'en rendre compte, ils ont perverti la notion des droits de l'homme : la liberté religieuse prend alors le dessus sur la liberté d'expression, le croyant sur le citoyen, la communauté sur l'État.

Je te supplie de ne pas entrer dans la vengeance des colonisés. Sors de l'insoluble équation pardon-repentance et tiens-toi à l'écart du clash des barbaries qui se profile.

Dépassionnons le débat sur les guerres anciennes, laissons aux historiens le soin d'en étudier les zones d'ombre, d'en comptabiliser les cortèges de morts et, au temps, de panser les plaies de ceux qui en ont payé le tribut. Remuer avec zèle et aigreur le passé met en péril notre avenir commun. Mon grand-père, comme tu le sais, a été criblé de balles par un colon et sa fille, ma mère, en garde toujours une vive douleur. C'est pendant une discussion avec elle que j'ai appris le véritable sens du pardon : « Pardonner ne signifie aucunement oublier et excuser le bourreau, mais quitter son statut de victime, se défaire du poids du mal et vivre un présent dépourvu de toute rancune. » Mandela est, à ce titre, un exemple inspirant ; après vingt-sept ans de prison, libéré du sentiment de vengeance, il devient le président de tous les Sud-Africains, y compris des anciens partisans de l'Apartheid. N'as-tu pas entendu parler de ces familles amish de Pennsylvanie qui ont pardonné sans condition au tueur qui, à l'aide d'une carabine, ôta la vie de leurs enfants dans une école en 2006 ?

Puisses-tu retenir cette leçon : les drames passés font partie du passé, ils ne doivent pas empêcher les victimes de grandir et de vivre le présent avec quiétude.

Je te trouve anxieux, agité et grave. Où sont ton humour de jadis, ton ouverture d'esprit, la fraîcheur de tes idées, ton sens de la repartie ? Où sont l'artiste qui était en toi, le jongleur, le dandy, le tragique, le comique, le cabotin, le fou ? Où est ce qui faisait de toi l'ami du pauvre, du marabout, du cafetier, du paysan, de la potière, de la vieille, du « taxieur », du médecin et du journaliste ? Tu as mal vieilli, tu es trop sûr de toi, hélas, ta dévotion a terni tes jours, tu n'as d'yeux que pour le macabre : à trop parler de l'au-delà, tu passes à côté d'ici-bas.

Tu n'es pas à une contradiction près. Tu vis à Paris, chez ceux que tu qualifies de « mécréants ». Selon ton idéologie, la République n'est pas halal parce que laïque, ses lois étant pensées et écrites par les hommes et non par Allah. Quel sacrilège ! Que fais-tu alors « chez de Gaulle », dans ce pays rempli d'« impies » et de « débauchés » qui garantit à ses citoyens la liberté de croire ou de ne pas croire, l'égalité entre les croyants, les non-croyants, les athées et les agnostiques ? La liberté de conscience, comme tu la conçois, est à sens unique, et tout concept forgé à sens unique est dangereux. Ta liberté est, hélas, synonyme de soumission : c'est la liberté de croire en l'islam, qu'en l'islam et en rien d'autre. Tu te dis généreux, bienveillant et ouvert, mais tu n'acceptes de nouveaux « frères » que s'ils sont soumis à ton Prophète ; tu n'intègres d'autres peuples à ton royaume que s'ils y sont assujettis. Telle est ta conception du monde : les musulmans sont les croyants « élus » de Dieu, ils ont le dernier mot, ils pilotent le navire ; les autres, relégués au rang de gouvernés, doivent leur obéir.

Tes « frères » ne défendent pas les droits de l'homme et du citoyen, mais les droits du musulman à être au-dessus des autres. Ils n'appliquent ce dicton populaire que quand cela les arrange : *H'al aâli, h'ram aâlik* (« autorisé pour moi, interdit pour toi »). En effet, en Occident, ils revendiquent le droit de construire des mosquées (souvent ils l'obtiennent) et, dans les pays musulmans, ils détruisent les églises, chassent les chrétiens, les autres croyants, les apostats, les femmes libres, les homosexuels...

J'ai aussi remarqué que, le vendredi, toi et tes « frères » vous priez sur une voie publique. Vos démonstrations de force ne servent pas la paix sociale, elles exacerbent la

surenchère identitaire, aggravent les fractures et irriguent la nation de sentiment antimusulman. L'extrême droite s'en nourrit et glane, en partie grâce à vous, des voix. Rappelle-toi la parole de ce berger kabyle qui refusait d'aller prier à la mosquée de la ville : *Tazalit deffir n yezra, Rebbi yezra* (« même si je prie derrière un rocher, Dieu me verra quand même et recevra mes prières »).

Chez moi, dans le Djurdjura, dans ce *Mons Ferratus* d'Afrique du Nord, la laïcité n'est pas une rumeur chantée par les oiseaux, elle est ancrée dans la sagesse populaire, elle est une valeur ancienne qui vient du fond des âges, menacée constamment, hélas, par les fous de Mahomet. Quand les Amazighs sont calmes et sages, ils jurent : « *Jmaε liman*, au nom de toutes les croyances ! » Quand ils sont fâchés, ils deviennent blasphémateurs : « *Mbella Rebbi*, je jure sur Dieu qui n'existe pas ! »

Tu es à mille lieues de la sagesse de ta grand-mère. Ne t'a-t-elle pas enseigné depuis ton plus jeune âge cette devise universelle : « Tu vas chez quelqu'un, tu le trouves en train de travailler, travaille avec lui ; en train de manger, mange avec lui ; en train de rêver, rêve avec lui » ? Étant un invité en France, pourquoi te comportes-tu en amphitryon ? Pourquoi vouloir à tout prix changer les lois des autres, imposer tes coutumes, défigurer une architecture qui ne correspondrait pas à tes goûts ? Serais-tu animé d'un esprit de revanche doublé de deux sentiments qui corrompent ton être : l'excès de fierté et l'humiliation ?

Permetts-moi, enfin, de t'inviter à dompter en toi le douloureux souvenir colonial, à sortir du conflit des mémoires et à aborder avec sérénité tes failles identitaires. La grandeur d'un homme « humilié », ce n'est pas de passer du stade de dominé à celui de dominant, mais de transcender

le ressentiment et les clivages, le tribalisme et les carcans, afin de devenir un citoyen universel, conscient de ses devoirs et jaloux de ses droits, profondément humain, baigné de lumière et de chaleur.

N'oublie jamais cette devise, inscrite dans notre chambre d'étudiants et qui nous guidait alors : « L'amour nourrit, la haine consume. »

Marianne, 19 septembre 2017

Portrait de l'islamiste en fossoyeur du monde

Ça a débuté comme ça : en bruit de pantouffles, avant que ne retentissent les kalachnikovs et les bombes.

On pensait que c'était un jeu. Comme ces pétards que les enfants faisaient exploser lors de l'Aïd et de l'anniversaire de la naissance du Prophète.

On riait des *qamis* et des barbes hirsutes des intégristes. C'étaient nos pères Noël. Ils n'apportaient pas de cadeaux, ne distribuaient pas de bonbons, mais ils aimaient nous raconter des histoires obscures sur l'enfer et le jugement dernier.

On trouvait leur façon de s'habiller exotique. Car, à la fin des années 1980, rares étaient ceux qui portaient ces accoutrements importés d'Afghanistan et d'Iran.

Puis ça a continué comme ça : par l'intimidation. Avec des mots qui, certes, étaient trop violents pour mes oreilles d'enfant, mais c'étaient de simples mots. Les islamistes harcelaient les femmes libres, les démocrates et les laïcs. Ils traitaient les progressistes de dépravés, de suppôts des Croisés.

Parfois, ils donnaient des coups de poing, de simples coups de poing. Puis ça a progressé. Ils utilisaient des objets, de simples objets : des galets, des cordes, des seringues d'acide, des couteaux, des haches...

Ensuite, ça a basculé : les islamistes ont embarqué le peuple dans un bateau ivre, pour un long voyage au bout de la nuit...

Sans crier gare, ils ont sorti les armes à feu, les fusils à canon scié, les bonbonnes de gaz et tout leur attirail de guerriers.

Ce n'était plus un jeu. C'était sérieux. C'était la folie des hommes.

Les barbus tuaient les poètes, les fonctionnaires, les enseignants, les médecins... puis les gens ordinaires, le « petit » peuple.

Les journalistes rasaient les murs, ils étaient devenus des nécrologues. Ils n'écrivaient plus d'articles, ils comptabilisaient les morts. Les cafés et les trottoirs se vidaient, les gens se donnaient rendez-vous au cimetière et parfois on enterrait à la pelleteuse.

Grisé par le sang, l'islamiste a redoublé de violence. On l'a vu éventrer les femmes enceintes, jeter des bébés dans des micro-ondes, égorger des villages entiers : Bentalha, Beni Messous, Larbâa, Raïs... des toponymes qui donnent encore froid dans le dos.

L'islamiste est partout le même. Il carbure à la haine. Son vocabulaire est pauvre. Il ne maîtrise que quelques verbes, souvent équivalents : tuer, exécuter, massacrer, violer, brûler, détruire... Il ne lit qu'un seul livre, le Coran. Il obéit aux seules lois d'Allah et de son Prophète.

Il dort avec un seul mot dans la bouche : vengeance. Il ne se réveille qu'avec un seul désir : éliminer un maximum de mécréants.

L'islamiste joue au sourd et au muet. C'est un dictateur. Il a raison même s'il a tort. Toute tentative de dialogue avec lui est vouée à l'échec. Il préfère le

monologue. Il refuse le débat d'idées. Car il sait qu'il va perdre. Il préfère le terrain de la menace. Gare à celui qui le contredit.

L'islamiste n'a pas d'arguments, il a des versets.

Il n'a pas de cœur, il est une hydre.

Il ne connaît pas la peur, il marche avec dédain.

Si les balles tombent sur lui, il les affrontera avec le sourire. Sa devise : la vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la mort. Pour lui, la mort, c'est l'éternel bonheur : il s'y abreuvera aux rivières de vin – interdit sur terre ! – et à la tendre chair des houris.

L'islamiste n'est pas un animal de compagnie. On ne doit pas le caresser dans le sens de la barbe ni lui faire confiance. Il a le cerveau malade. Les crocs acérés. La gâchette facile. Son entreprise s'appelle la terreur.

L'islamiste ne réfléchit pas, ne recule pas. Il fonce. Il ne rafistole pas, il achève. Son objectif : soumettre l'humanité à l'Oumma, la nation islamique mondiale. Son droit chemin lui a été tracé par Allah et Mahomet. Les autres voies lui sont impénétrables.

Jouer avec lui, c'est comme badiner avec un serpent. Il glisse. Il mord. On ne peut pas le dompter, il tue. En voulant l'instrumentaliser dans leur stratégie contre les démocrates, les dirigeants algériens l'ont payé cher lors de la décennie noire. Le serpent leur a échappé des mains. Bilan : plus de deux cent mille morts.

L'islamiste est perfide. Il affectionne la ruse. Il brouille les pistes. Il peut être un loup solitaire, mais il chasse souvent en meute. Il n'aime pas la démocratie, mais il s'en sert. Il déteste la liberté, mais il en abuse pour propager son idéologie. Il n'aime pas les technologies, mais il en détourne l'usage afin de faire avancer sa cause.

L'islamiste a repéré les failles des démocraties occidentales. Il sait qu'il est un bourreau, mais il joue à la victime. S'il brandit le spectre de l'islamophobie, c'est pour culpabiliser le démocrate et le pousser à céder du terrain où il sèmera ses graines.

L'islamiste gagne chaque jour des batailles contre l'Occident. Il a réussi à restreindre la liberté de pensée, à séparer les femmes des hommes dans les piscines, à « halaliser » les menus scolaires, à fragiliser la laïcité, à ouvrir des mosquées dans les universités, à gagner des procès contre des États, à verrouiller plusieurs institutions internationales...

L'islamiste a deviné le gouffre spirituel dans lequel est plongé l'Occident. Il compte le combler. Il sait que le capitalisme sauvage crée des solitudes et que celles-ci tuent dans les villes. Il a trouvé un remède au stress et à l'ennui : son prosélytisme et sa fausse fraternité.

L'Occident est en train de perdre sa guerre contre l'islamisme.

Sans courage et lucidité, il perdra aussi son âme.

Huffington Post Québec, 16 janvier 2016

Vive Voltaire !
Lettre à un ami qui a peur de l'islamisme

Je préfère mourir pour mes idées que de lassitude ou de vieillesse dans mon lit.

Lounès Matoub

Prends ta plume. Laisse-la courir. Griffonne ce qui te plaît. Écris ce qui te passe par la tête. Ne te retiens pas. Je sais que tu as peur. Mais, aujourd'hui, tu n'as pas le droit. Se taire, c'est plier. C'est ce que veulent nos ennemis. La liberté est orpheline. Elle a perdu ses meilleurs enfants. Il paraît que les barbares ont vengé Mahomet. Hemingway s'est trompé : Paris n'est plus une fête. Les hommes ont la mine rassise. Le fascisme revient. Son drapeau noir flotte. Il phagocyte le monde. Les signes ne trompent pas. As-tu vu la vidéo de l'enfant qui assassine de sang-froid les deux Russes ? Au Nigeria, Boko Haram exécute d'un coup deux mille innocents.

Les colombes se sont tues. Le ciel de l'Occident est gris. Les Lumières sont éteintes. Le politiquement correct se porte bien. La laïcité est moribonde. Tu dois te battre. On a besoin de toi. Ta plume est un phare. Éclaire les esprits. Mets-toi au travail. Défends tes idées. Dis ce que tu as sur le cœur. L'écriture soulage. C'est une catharsis.